

Lettres du Nord sibérien

VALENTINA FANOVA

Bien que née à Novossibirsk, Valentina a grandi dans une famille de météorologues qui travaillaient dans une station météorologique très difficile d'accès dans le district autonome des Khanty-Mansi. Elle a choisi d'évoquer le Nord à travers sa nature qu'elle ne cesse de photographier, mais aussi au travers de la littérature et de la peinture qui éclairent sa terre, loin des stéréotypes qui prévalent trop souvent encore. Son Nord est peuplé de livres, de ses deux chats Pouchkine et Matrasik, des Khanty, d'un fils qui, avec le temps, la fait grandir plus qu'elle ne l'élève et de haïkku sur fond de nature majestueuse et intime. Entre les lignes des textes de Valentina Fanova, ce qui fait les habitants du Nord, ce n'est pas tant leur condition réelle ou supposée de civilisés que leur aptitude à penser leur place dans le monde et dans l'existence (N.d.T).

Mon Nord...

VALENTINA FANOVA

*Sous le vaste espace bléissant de la taïga
Est ouvert le livre de son âme :
L'artiste peint l'éternité.*

Il est toujours malaisé de mettre en mots les sentiments qu'engendrent chez moi les tableaux d'une exposition. Mais je peux parler longuement des toiles d'Igor Viktorovitch¹ : lorsque je contemple ses toiles, j'ai le sentiment de surgir dans la taïga. Des haïku me sont d'abord venus à l'esprit. Puis, tels les *turlops*, ces colliers khanty de perles de verre, tous les mots se sont assemblés. Ce qui saute au premier regard et étonne particulièrement, c'est de voir représenté dans des tableaux ce qui m'est cher, ce qu'il me semblait être la seule à percevoir, ce que je vois dans l'objectif de mon appareil photo. C'est un sentiment singulier... J'ai été frappée également que ces compositions fassent tant écho à mon monde intérieur. Me parviennent le bruissement des feuilles de tremble, le murmure de l'herbe et le son particulier de la croûte de glace par grand froid ; je vois les éclats des aurores boréales et les baies ambrées des mûres arctiques ; je sens l'odeur du lédon.

Parmi les tableaux qui m'ont particulièrement touchée, celui appelé *Au seuil de l'hiver*. Se dresse au premier plan, un aïeul, en fait un épi-

1. Originaire de la région de Kharkov, Igor Victorovitch Ossipov vit à Novi Ourengoï, dans la péninsule du Iamal, depuis 1983. Le Nord l'a révélé à lui-même, puisque c'est en travaillant dans la taïga, en Sibérie orientale, qu'il a brusquement ressenti le besoin de prendre des crayons, puis des pinceaux, pour exprimer son bouleversement devant la beauté insoupçonnée du Nord. Membre de l'Union professionnelle des artistes de Russie, de l'Union des artistes russes, de l'Union artistique eurasiennne et membre honoraire de l'Académie internationale des arts modernes, artiste graphique pour la filiale Gazprom locale depuis 1993, il s'exprime notamment à travers les paysages et les natures mortes (N.d.T.).

céa puissant, dans la fleur de l'âge, miracle de notre terre ; les éclats des aurores boréales, semblables aux vagues fabuleuses d'une mer céleste fantastique et qui se reflètent dans les eaux d'une rivière terrestre. Et là-haut, dans l'obscurité de la nuit, dans le cosmos, l'éternel et mystérieux ciel étoilé, illuminé par les piliers d'aurores boréales. Ces piliers semblent être les troncs de mélèzes d'une autre planète, descendus rendre visite au géant terrestre qui surplombe les étendues endormies. Les étoiles sont assoupies. La rivière sommeille. Le ciel dort. Le vieux mythe khanty de la création de l'humain à partir de graines de mélèze s'est brusquement réveillé, tentant de comprendre notre monde du XXI^e siècle, regardant de ses yeux bridés les énormes cierges des aurores boréales...

Igor Viktorovitch aime mon Nord, il entend le murmure de mon conte. *Le temps de la floraison* (2018) et *La linaigrette en fleur* (2019). Un paysage complètement différent. Des berges envahies d'herbes, comme si la taïga avait déroulé un tapis d'émeraude. Et, comme tombées du ciel, des boules blanches de linaigrette roulent au gré du vent.

Sur la rive, le frémissement des minces fils des linaigrettes,
 Au beau milieu des hautes herbes de la taïga,
 Semblables à des nuages.
 Le ciel est calme, sage, qui comprend et pardonne tout.
 Et là, dans ses hauteurs, des nuages blancs, pensifs et brumeux,
 comme s'ils avaient offert les boules de neige des linaigrettes à la terre.
 À terre, les pétales des airelles rouges en fleurs.
 Comme unis par un souffle léger
 Aux nuages duveteux.

Dans le tableau « Sous l'aurore boréale » (1999), tout est simple : le tchoum, la fumée et les traîneaux. Et au-dessus de la tente nomade, une aurore boréale.

Alentour, l'air est tellement frais et pur, comme déversé depuis le ciel ; il joue sur le moelleux manteau de neige. On ressent la chaleur du tchoum, le parfum de la neige, une félicité étourdissante : on voudrait vivre là. La fumée s'étire en un long chemin sinueux vers le ciel. La tente nomade est au centre de toute la composition et semble le portail d'un monde majestueux et mystérieux, caché de tout ce qui se passe dans notre époque survoltée et sans âme. Au-delà des couleurs, le monde pictural d'Ossipov est rempli de sons divers : on discerne le murmure retenu et confus de la nuit ; le tintement paisible d'une

bouilloire ; le bruissement, sous le vent, des peaux de ce foyer du Nord ; des voix lourdes de sommeil dans la tente. Chacun de ces sons semble figé dans l'air gelé, figé et immuable.

Torrents d'aurores boréales
 Au milieu de la nuit :
 Toroum marche sur les nuages

L'exposition était modeste, mais l'art du peintre Ossipov, comme une fenêtre sur un monde autre, le monde des mythes et des contes khanty, le monde de la taïga, le monde de l'Éternité...

J'ai aimé son travail *Le vieux pin*, créé par l'artiste encore au siècle dernier, en 1997. Là, il n'est aucune couleur. Et rien alentour : ni soleil, ni vent, ni bruit. Le dessin est à l'encre. Cet arbre est comme une créature mystérieuse de conte magique au milieu d'une petite forêt de pins ; on a envie de caresser son tronc rugueux, pareil aux écailles du dragon vivant dans les anciens mythes khanty, et de tendre l'oreille vers l'arbre pour écouter son vieux chant sacré. Les vents du Nord ont brisé sa cime, mais l'arbre courageux ne se rend pas. Tels des serpents, ses branches supérieures dénudées dessinent un entrelacs capricieux, et à travers sa couronne, le vent a cessé de chanter... En regardant ce tableau, il me semble que ce pin a poussé sur notre ancienne terre septentrionale, alors qu'il était encore le seul ici-bas. Et qu'au fil de nombreux siècles, il a servi d'échelle aux dieux khanty qui descendaient sur la terre ferme primordiale. Il n'y a ni vent, ni soleil, ni lumière, ni ombre, ni mouvement ; l'air doux est rempli de l'odeur enivrante du pin.

L'artiste lui-même m'a écrit : « Adolescent, j'ai lu d'une traite le livre d'Eremeï Aïpine, *À l'ombre du vieux cèdre* ! Ce livre m'a appris à percevoir le monde comme doué de vie. Et c'est peut-être grâce à cet écrivain que j'ai commencé à regarder plus attentivement le monde qui m'entourait, à faire preuve d'empathie et à ressentir les choses ! Mon œuvre graphique, « Le vieux pin », est née de ce livre. Les pensées de l'écrivain m'ont inspirée !

Soutenant les nuages
 un pin géant solitaire
 L'image de ma vie.

J'ai remarqué que lors de cette exposition des œuvres du peintre Ossipov les visages des visiteurs se mettaient à rayonner d'une joie paisible et bienveillante. Et j'ai tenté de comprendre pourquoi. Il m'a semblé que chaque tableau était une fenêtre sur un monde autre, un monde de sérénité et de sagesse, et que la Mère Nature de notre Septentrion nous regardait philosophiquement, nous les humains du XXI^e siècle. Calme et triste.

Le tableau *Éveil*. Il sent la résine et la terre. Mon cœur a soudain tremblé et palpité, plongeant dans les souvenirs. Toute ma vie s'est déroulée facilement et rapidement, comme une écorce de bouleau qui aurait été enroulée dans un rouleau par quelqu'un de sage et clairvoyant... C'est étrange de ressentir combien cet artiste et moi sommes à l'unisson. J'ai une photographie, on dirait une copie de ce tableau : le méandre d'une rivière, la forêt, et sur l'une des rives, deux mélèzes inclinés se reflétant dans la surface sombre de l'eau. Qu'est-ce qui m'a attirée dans ce paysage ? Ce tableau m'a rappelé une fois de plus que la vie est belle et sans fin, qui promet de nouvelles pensées, de nouveaux sentiments, de nouvelles émotions, et que le meilleur, semble-t-il, est encore à venir...

À la surface sombre de l'eau
Deux mélèzes au vent
La taïga s'éveille au printemps.

Les peintures d'Igor Ossipov semblent s'animer et faire écho à l'âme, éveillant de nouvelles pensées et des rêves pour retrouver dans l'âme les merveilleux souvenirs de l'enfance, les sages paroles de ma mère et le désir de vivre en harmonie avec la nature.

*

La lecture est l'une des bonnes traditions de notre famille. Aussi loin qu'il m'en souviennne, à chaque moment de liberté, ma mère avait un livre dans les mains, et mon père aussi aimait lire. Grand-mère Pacha, elle, ne savait ni lire, ni écrire : le soir, je lui lisais des prières recopiées à la main dans un vieux cahier.

Que lisions-nous ? Des journaux immanquablement, nous étions abonnés à quantité de journaux. Rien que nous, les enfants, combien de journaux n'avions-nous pas ! « Mourzlika », « Le jeune naturaliste »,

« Le brasier », « Le pionnier », « Les images amusantes »... J'avalais des livres, lisant la nuit, une lampe sous ma couverture. Depuis toute petite, j'aimais les livres d'animaux, d'aventures, et jusqu'à aujourd'hui j'aime les contes ! Mais à présent je veux raconter des amours singulières : les livres d'Érémeï Aïpine.

Les Khanty ou l'étoile de l'aube a été pour moi un livre-événement, un livre-découverte, un livre-philosophie².

« Et advint le matin de l'ascension. L'homme s'était tourné lentement vers le soleil, avait embrassé d'un long regard la terre qui l'avait vu naître et l'avait porté jusqu'à ce jour, et puis son attelage s'était ébranlé ». Ainsi commence ce roman, ce roman où vivent des contes, ce roman-mise en garde pour nous qui vivons dans l'âpreté d'une civilisation technologique, oublieux parfois de l'originalité de notre peuple, de sa culture matérielle, de sa religion, de ses us et coutumes...

Après la lecture de ce livre, j'ai compris que l'Humain n'est ni le centre du monde, ni son créateur, comme nous l'insufflaient les puissants de ce monde. Le créateur du monde est le Soleil... J'ai relu ce livre nombre de fois, y découvrant à chaque fois quelque chose de nouveau, comprenant à la lecture ce qui m'avait échappé dans l'existence...

Les années ont passé. J'approche du matin du Départ... J'ai déjà plus de la cinquantaine et je lis à nouveau l'un des livres d'E.D. Aïpine... *En quête de la terre initiale*. Dans cette nouvelle œuvre, l'écrivain continue de préserver le fil qui lie l'être humain aux sources des origines, à cette terre initiale même qui nourrit la genèse spirituelle et morale. Ce livre plonge dans l'histoire de la Russie à travers celle de l'Ougrie. Cela m'a ramenée aux années 1990... Des années qui ont amené à nombre d'erreurs, des années qui ont dispersé mes amis, des années qui ont donné l'amour et emporté la jeunesse.

Le roman *En quête de la terre initiale* est une tentative de comprendre quelle Russie se construit aujourd'hui, ce qu'est l'idée nationale. Ces questions bouleversent chacun d'entre nous, qui avons survécu aux années 1990, qui sommes restés en vie sur cette terre moribonde, nous les peuples du Nord, de Sibérie et d'Extrême-Orient, issus de la lignée de la Nature, que la civilisation n'a pas encore dévorés. Et les légendes

2. Pour la version française Érémeï Aïpine, *L'Étoile de l'Aube*, traduit par Dominique Samson Normand de Chambourg, Monaco, Éditions du Rocher, 2005.

m'ont captivée, j'ai revu le visage du Conte, caché dans les épaisses sapinières, aux côtés duquel se tenait l'Harmonie qui me fait tant défaut en ces temps étranges qui sont les nôtres. L'envoyée du Père céleste est revenue dans notre monde, elle est apparue dans le Village d'Été à la fin d'un jour du Mois-des-Feuilles-et-des-Herbes-qui-fânent. Cela m'a aussitôt rappelé un souvenir enfoui depuis longtemps, avec mon Enfance disparue : les habitants célestes m'apparaissaient dans les plaines embrumées, me révélaient un Ciel Étoilé, à moi qui suis née au Mois-des-Jours-Brefs, au Mois-de-la-Grande-Obscurité, à moi l'enfant depuis cinq Lunes sur la terre, en quête d'aventures somnambules dans la nuit noire, dans l'obscurité d'une maison méconnaissable. C'est comme si le livre *En quête de la terre initiale* avait précipité sur moi le monde subtil de tout un peuple où la réalité ordinaire se mêle au conte, au mythe, où les ornements des vieilles robes khanty brodées se sont remis à bruire-chanter. Cinquante-deux Lunes célestes après mon retour fulgurant sur terre devaient s'écouler pour que le livre du sage Khanty Aïpine me force à reprendre conscience, à me réveiller et voir la beauté dans le motif ordinaire, parmi les buissons de lédon, sur les sentes de lichen, d'une vieille boîte d'écorce de bouleau. Au moins une fois dans sa vie, chaque humain y réfléchit, indépendamment de son éducation, de sa religion ou de nation. Qu'est-ce que la vérité ? Ojegov, mon dictionnaire préféré, la définit comme « l'image adéquate dans la conscience de celui qui perçoit ce qui existe objectivement ». C'est-à-dire qu'elle est propre à chacun : qui la trouve, qui la cherche, mais ne cesse de tenter de la trouver tout au long de sa vie. Et le livre peut aider l'humain dans cette quête. Quoi que tu fasses, chaque être cherche la vérité. L'un croit chercher le bien-être, l'autre, l'amour, le troisième, la connaissance... Mais en fin de compte, chacun d'entre eux cherche la vérité à laquelle il aspire. On nous a élevés pour que cette recherche ne mène pas à un confort petit-bourgeois, limité aux géraniums sur le rebord de la fenêtre, aux serviettes de dentelle dans le vaisselier ou au groseillier de Tchekhov. Arrivée à la moitié de mon chemin terrestre, il me semble qu'un paisible bonheur familial, un thé avec ses serviettes de dentelle et sa douce mélodie d'une confiture de groseille après une longue journée de travail, ce n'est pas si mal ! À chacun quelque chose est donné. La quête de la vérité n'est jamais facile. À mon sens, l'essentiel est de bien définir le but de son existence et de trouver les voies les plus sûres, les plus justes, pour y parvenir. Les années 1990... le krach de la peres-

troïka, le naufrage de l'empire soviétique. Le sol se dérobaît sous nos pieds. Mes années 1990 sont divisées en trois moments parfaitement distincts. Je les qualifierai ainsi : la jeunesse, l'amour et la débrouillardise. Autour, les gens ne pouvaient s'extraire de la misère, quels qu'aient été leurs efforts. Mais à la différence de la grenouille tombée dans un pot de crème qu'elle baratte pour s'en sortir, nous avions beau nous démener, rien n'y faisait. Une misère noire, la création de ma famille et le bonheur d'être mère. Pas de salaire, impossibilité d'acheter quoi que ce soit... Rien que des magasins vides, et puis une brusque inflation. Le salaire était versé en nature : une moto sans papiers, des meubles à coups de hache, des conserves périmées dont même les chats ne voulaient pas. On épargnait le reste pour des temps supposés meilleurs. Dans la société d'exploitation forestière autrefois la plus riche, on donnait un sac de sucre et du pain à crédit. Une sorte d'imbroglia avec des bons. J'ai honte de ma sottise, mais avec ma naïveté de Komsomole, j'ai continué à croire que tout allait bientôt s'améliorer. J'ai honte de me souvenir de cette époque... Je travaillais à l'école. Le salaire était régulier, malgré quelques retards. Mon mari, lui, n'a pratiquement pas été payé pendant six mois. Les rayons dans les magasins d'alimentation étaient vides ; notre salut était dans les pommes de terre de nos potagers, les champignons et les baies de la forêt. Les prix augmentaient plusieurs fois par an. Les vêtements coûtaient des dizaines de milliers de roubles. De longues et interminables files d'attente pour le lait en bouteille. Des coupons. Tout a fini par manquer. Les livres, dans les librairies. Les produits, dans les magasins d'alimentation. L'argent, dans les portemonnaies. L'optimisme, dans l'âme. À côté de toutes ces difficultés, nous avions des joies. Comme nos fêtes étaient gaies et conviviales, tous nos amis étaient en vie et jeunes ! En 1996, tous sont soudain devenus millionnaires, mais les salaires se réduisaient à de simples quittances. Et puis une réforme a été décrétée, qui a supprimé les zéros et dans un très bref laps de temps tout le monde a dû échanger de l'argent. Les files d'attente devant les caisses d'épargne, c'était l'horreur ! En y réfléchissant aujourd'hui, on est terrifié. Ces années 1990 nous ont appris à ressentir notre force intérieure, à apprécier nos amis ainsi que l'amour, la loyauté et la foi, et même par un jour maussade, à voir le rayon de soleil qui perce à travers la feuille verte d'un merisier planté par un ami d'enfance dans le jardin devant la maison... L'ami est parti depuis longtemps dans les brumes du monde d'En Bas, le souvenir noir des

années 1990 s'est estompé, mon fils est né. Tout a semblé se stabiliser... Et puis Aïpine avec toute sa franchise a soudainement plongé, non, a même sombré dans ce temps-là et, comme si un entonnoir temporel s'était inversé, tout a changé alentour : les sons se sont tus, tout s'est d'abord figé, puis les voix des ancêtres ont résonné, les esprits de la lignée ont murmuré, joué de la cithare. Succomber à ces sons, les suivre, c'était ne jamais revenir. Les nuages ont pris une couleur inhabituelle, les rayons solaires, l'air de projecteurs, et l'arc-en-ciel sans pluie a embrasé la moitié du ciel. Tout est devenu difficile, insupportablement triste, et irrespirable, avec sous les pieds le vide... Où es-Tu, ma terre initiale ? Le cœur se fige sous le sentiment de vraie liberté, qui est là-bas à portée de main. Il n'est ni peurs, ni doutes, ni mélancolie. Là-bas se fondent l'essence et le présent, la nature sauvage et son passé. Je suis un fragment de mon grand peuple : les Khanty. Et *En quête de la terre initiale* d'E. Aïpine contraint l'être humain à rester conscient.

*

Le conte de Maman

Cela fait presque trente ans déjà que j'enseigne à l'école et lors de mes cours de littérature sur Iouchka, un bref récit de Platonov, j'interroge invariablement les enfants : « Pourquoi Iouchka pense-t-il que sans lui la nation est incomplète, et un seul être peut-il épurer, parfaire, bonifier le monde qui l'entoure ? » Iouchka a été écrit au début du vingtième siècle, et la question demeure d'actualité. Il me semble impossible de donner une réponse univoque, mais chacun devrait s'efforcer d'être meilleur, et alors le monde et l'humanité seront meilleurs. Dans les mémoires, laissez de bonnes pensées et dans l'existence, efforcez-vous d'être bons, attentifs à l'Autre et bienveillants, telle mon héroïne.

Il faut parler aux jeunes d'aujourd'hui de la vie de leurs grands-parents, de la contribution des générations passées à la consolidation de l'État russe, en citant des penseurs et des écrivains du siècle der-

nier, tels que Andreï Platonov³, pour qui « sans moi, la nation n'est pas complète » et Ivan Ilyin qui écrivait : « Montrez-moi comment vous croyez et priez ; comment vous éveillez la bonté, l'héroïsme, le sens de l'honneur et du devoir ; comment vous chantez, dansez et déclamez de la poésie ; ce que vous appelez "savoir" et "comprendre" ; comment vous aimez votre famille ; qui sont vos leaders, génies et prophètes préférés : dites-moi tout cela, et je vous dirai de quelle nation vous êtes le fils⁴... ».

« Sans moi, la nation est incomplète... » s'applique pleinement à chacun d'entre nous. Parce que « je » est aussi un fragment du peuple, une partie intégrante, quel que soit le lieu et l'époque où je vis. Parce que ma perception du monde, ma spiritualité, en tant que partie intégrante du monde, participent aussi de cette mentalité propre à l'Ougrie et à la Russie. Et chacun entrecroise avec le monde son destin, sans lequel le tableau du monde serait moins coloré et la société, incomplète. Et si l'on ne tente pas de raconter la vie d'un être, on peut dire que l'humanité est incomplète, comme le motif d'une iagouchka⁵ est incomplet sans la moindre perle de verre saillante.

Mon héroïne est une femme très modeste, de petite taille, aux yeux bridés et joyeux, à la voix plutôt mélodieuse. Tout le monde la connaît à Ouniougan : elle court dans les rues, un sac postal sur l'épaule, elle aide sa fille à la Maison de la Culture...

L'ombre et la lumière sont entrées tôt dans sa vie, lui forgeant un caractère particulier, des pensées particulières et une façon particulière de les exprimer. Antonina est née dans le village de Kochat, dans le district de la Konda, au sein d'une famille nombreuse mansi de onze enfants. Elle a travaillé près de la terre, près des gens, vécu parmi les pauvres, et comme sa terre et ses habitants, elle a subi les coups de marteau de l'histoire. Mais en tant que représentante des Mansi, un peuple du Nord doté d'une constitution nerveuse singulière, elle a reçu ces coups avec une sensibilité et une nervosité particulières. Elle

3. Voir Andrej Platonov, *Staryj mexanik* (1940) <https://litresp.ru/chitat/ru/%D0%9F/platonov-andrej-platonovich/starij-mehanik?ysclid=lsbsubrcut444731605>.

4. Voir Ivan Ilyin, *Put' duxovnogo obnovlenija*, M., Institut russkoj civilizacii, [1932-1935], 2011.

5. Vêtement féminin en peau de renne.

n'était pas décabriste, n'a pas participé à la révolution, n'est pas passée par le creuset de la guerre. Elle a étudié à l'internat et écrit avec une plume. Après des études à Salekhard, elle est partie avec son mari pour la Crimée et a élevé trois enfants. Dans les années 1990, difficiles et féroces, elle est retournée dans le Nord et depuis vingt-cinq ans vit à Ouniougan :

– « C'est comme si je commençais à peine à vivre et ma petite-fille termine déjà l'école... Qu'ai-je vécu ? Je n'ai pas vécu comme il se doit, j'ai survécu le plus souvent ».

Son sourire a effacé la tristesse de son visage. – « Il ne faut pas en parler. Il m'est arrivé toutes sortes de choses, c'est impossible de tout raconter. Et me voilà déjà à la retraite ! »

Ma mère s'appelait Augusta Ivanovna. Et quels doigts de fée elle avait ! Ses vêtements brodés de perles de verre sont difficiles à oublier. Quand avait-elle le temps ? Tant d'enfants, deux vaches, un taureau, des veaux, des moutons, et aussi les soutiens de famille qu'étaient les chiens de traîneau de mon père. Comme maman chantait ! Nous vivions pauvrement, bruyamment et joyeusement. Les aînés s'occupaient des petits. Nous n'avions pas de vêtements du dimanche, Maman cousait pour nous, avec sa machine à coudre. Mais les filles savaient toutes entrelacer des perles et nous excellions à coudre des amulettes. Que faisons-nous d'autre ? Nous jouions aux dés, nous avions des poupées de chiffon. Mon père était un bon chasseur, nous ne souffrions pas de la faim, bien sûr. Il ne fumait pas, ne buvait pas... C'était un bon tireur, sur un simple bruissement. Mais notre rêve le plus cher était de grandir pour acheter une boîte de lait concentré !

Maman nous a appris que le pain qui sortait du four était vivant et que le tranchant du couteau pouvait le blesser, c'est pourquoi il était préférable de le rompre à la main. Comme ce pain était bon ! La farine n'était sans doute pas de très bonne qualité, mais l'eau provenait de la rivière : le pain est toujours parfumé et très savoureux. Que reste-t-il encore des instructions de notre mère ? Il n'est pas bon qu'un couteau ou le bec d'une théière placée sur la table aient leur pointe dirigée directement vers quelqu'un. Maman disait que celui qui met délibérément le couteau avec sa pointe (ou la théière avec son bec) en direction de quelqu'un est fâché avec cette personne et exprime ainsi le désir de lui nuire d'une manière ou d'une autre.

Presque oublié, mais qui résonne tout doucement, surtout quand je n'arrive pas à dormir, le vieux chant de mon père ; les mots se sont envolés et la mélodie se perd, mais j'entends parfois sa voix rauque dans la nuit : « Je suis le plus heureux des Mansi. Personne n'a de chien de traîneau comme moi ! Partout où il court, il renifle tous les buissons, il examine toutes les brindilles ! Oh, quel beau chien de traîneau !

Mon père a joué de l'harmonica jusqu'à un âge avancé. Lorsque Maman est morte, il a été pris de mélancolie... Et il l'a bientôt suivie chez Toroum, l'esprit céleste.

Combien de traditions nous avions ! Et quelles fêtes ! Les jeunes ne connaissent plus tout ça, ils ne s'y intéressent plus.

Après Kachat, nous avons vécu à Chougour. Pour l'essentiel, ce sont aussi des Mansi qui vivaient là. Presque toujours des familles nombreuses. Je me souviens des « isbas sur pattes de poulets » ou maisonnettes de bois sur de hautes souches-pilotis. Ce sont des caches à nourriture, et plus loin, dans la taïga, des caches à esprits. Nos supports d'esprit ou *pupyry* étaient tous faits de chiffons... Mon père, je m'en souviens, transportait ses dieux dans une malle. Des dieux vivaient aussi dans le campement lointain de mes grands-parents, dans des *ura-sum'yah*, ces maisons spéciales dans la taïga. C'était là aussi que poussait un arbre sacré, un vieux cèdre⁶ énorme, sur les branches inférieures duquel étaient noués de nombreux rubans multicolores ; dans le tronc, plantés jusqu'au manche, de vieux couteaux très anciens, la lame dans l'arbre.

Nous vivions dans une maison en rondins avec un toit en écorce de bouleau. Il y avait un poêle dans la maison, que nous bouchions avec de l'argile de la rivière. C'est ainsi que tout le monde vivait ! Près de chaque maison, il y avait un four en briques pour cuire le pain, un auvent pour sécher la viande et le poisson. Nous n'avions pas l'électricité, nous avons eu très peur quand, dans les années 1960, « la lumière fut », pour la première fois, dans les maisons. Il n'y avait pas non plus de jardins potagers : les Mansi n'étaient pas des agriculteurs. Chaque maison était divisée en deux moitiés : masculine et féminine. Au-dessus des lits, dans la partie masculine, se trouvent des vestibules

6. En fait, pin de Sibérie ou *Pinus Sibirica* (N.d.T.)

fermés par des rideaux. Sur les étagères de bois se trouvent de petits dieux, les *ytterma*, supports pour les âmes des défunts qui n'ont pas encore trouvé leur place dans l'Autre Vie. Nos maisons étaient divisées en deux parties horizontales (masculine et féminine, donc) et trois parties verticales. Le grenier servait de « monde supérieur » où étaient conservées les idoles domestiques ; seul mon père y avait accès, qui les nourrissait avant la chasse, parlait avec elles, parfois même les grondait. Nous avions très peur et ne regardions jamais à l'intérieur ! Maman était la maîtresse de la partie centrale de la maison. C'était là notre coin préféré ! Nous avions l'habitude de nous asseoir sur le lit et de dévorer à belles dents les boulettes et les tartes de maman. Il y avait déjà des lits et des chaises dans la maison, puis nous avons même acheté un coffre !

Tous les enfants sont partis, une fois grands. Mes parents sont partis dans l'Autre Monde. Notre ancienne maison, à demi-souterraine, reste vide. Nos ustensiles ne sont plus, les vêtements de Maman n'ont pas été conservés : tout est parti en poussière, même les mots mansi dont je ne me souviens presque plus, bien qu'à la maison, nous parlions tous dans notre langue maternelle... Ma mère était une femme simple, elle a travaillé toute sa vie, élevé ses enfants ; elle ne savait pas rester sans rien faire. Il ne me reste en mémoire que le conte de Maman. Elle, qui n'était pas instruite, me racontait que la mère de toute chose était la Terre et le père, le Ciel. De leur union étaient nés les dieux et les déesses qui, à leur tour, avaient donné naissance à des héros invisibles mais très grands, qui survolent la forêt à ras sur de grands traîneaux et nous protègent de tous les malheurs. C'est pourquoi les Mansi et les Khanty ne craignent rien, jamais et nulle part : ils ne se sentent pas seuls. Nous vivons sur les paumes de notre mère la Terre, et notre père de toute chose, le Ciel, nous regarde d'en haut, protégé par les héros. Maman avait coutume de dire que les dieux khanty et mansi sont mortels, et que si nous ne vivons pas comme il faut, un dieu peut mourir, et de cette mort découleront de grands malheurs pour nous. C'est pourquoi nous devons prendre soin de la vie de nos divinités. Mais où sont les dieux du Nord ? Dans chaque brin d'herbe de la taïga, dans chaque arbre, dans chaque cellule du corps d'un poisson, d'un oiseau ou d'une bête à fourrure ! Mes enfants ont grandi, ma petite-fille Nastenka va bientôt voler de ses propres

ails. Je n'ai acquis ni richesses, ni voiture, ni manteau de zibeline...
Que vais-je lui laisser ? Seulement le conte de Maman !

Traduit du russe par Dominique Samson Normand de Chambourg